

Dans Vukovar, ville « purifiée »

Autrefois cosmopolite et riche de 52 000 habitants, la ville croate n'est plus que ruines. Les quartiers ont été rebaptisés. Presse, radio et télévision sont aux mains des Serbes. Il n'y a plus qu'au cimetière que les deux peuples cohabitent.

De notre envoyé spécial

Elle dit qu'elle pleure souvent. Qu'elle ne dort jamais. Que l'anéantissement de la ville, ce n'est rien à côté des blessures psychologiques de ceux qui habitent là. Sur un bout de trottoir défoncé entouré de ruines visibles jusqu'à l'horizon, elle parle d'une voix monocorde. Comme si, après l'apocalypse, elle n'avait plus la force d'exprimer une émotion. Dans Vukovar la martyre, la première grande ville « serbisée » de l'ex-Yougoslavie — « ethniquement pure », comme ils disent, mais entièrement détruite lors des combats de l'automne dernier — dans Vukovar, donc, il n'y a plus que des survivants.

Le champ de ruines montre à quelles extrémités peuvent recourir les nationalistes serbes — le président Slobodan Milosevic en tête — pour que les communautés qui composent la région vivent désormais séparément. Depuis le début de leur campagne de « purification ethnique », 1 million de Croates et de Musulmans bosniaques ont dû quitter leur foyer. Les Croates eux-mêmes appliquent une politique semblable — puisqu'ils occupent aussi des pans entiers de la Bosnie — au profit de la minorité catholique là-bas. Enfin, ce projet de « cantonisation » ethnique semble accepté de facto par la communauté internationale, qui limite pour le moment ses interventions au domaine humanitaire. Neuf mois après sa « libération » par les Serbes, Vukovar devient donc un symbole effrayant pour l'avenir.

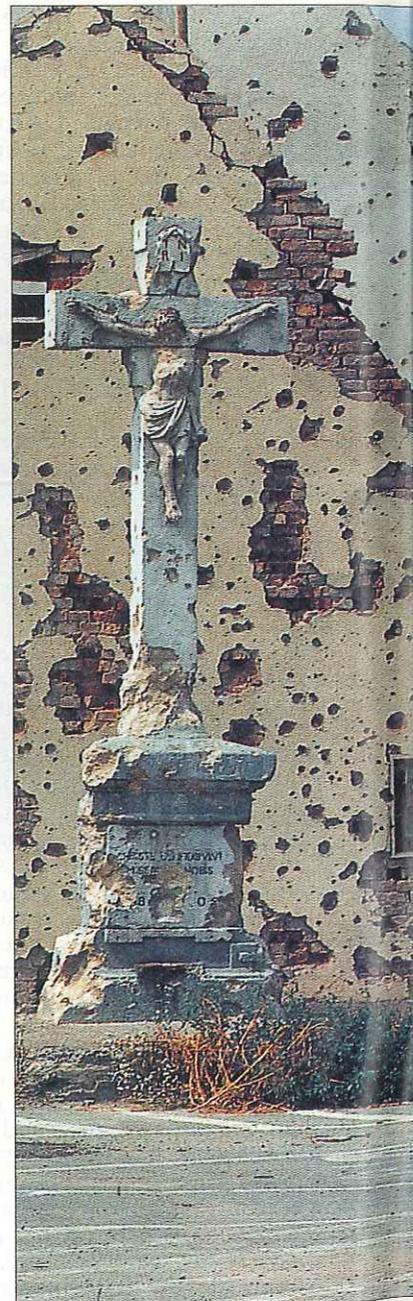
Bien entendu, les officiels affirment que tout y est rentré dans l'ordre. La télévision de Belgrade fit grand cas, il y a six mois, de la réouverture d'un guichet de banque. Deux cafés et un restaurant accueillent aussi quelques clients. Mais ce semblant de vie a quelque chose d'irréel, dans un paysage qui rappelle les photos de Varsovie ou de Dresde, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il y a un an, 52 000 personnes vivaient en ville

(autant qu'à Albi, dans le Tarn) ; 82 000 dans toute l'agglomération. Aujourd'hui, selon la mairie, 17 000 sont revenues. Mais beaucoup de résidents estiment la population à 5 000.

Située en Croatie, à quelques kilomètres de la frontière avec la Serbie, Vukovar était revendiquée par les deux républiques... Cosmopolite, riche en minorités de Hongrie ou d'Allemagne, elle appartenait surtout à ses habitants. « La plupart de mes amis étaient croates, se souvient un Serbe. Nous allions pêcher au bord du Danube. Il y avait beaucoup de mariages mixtes et l'on fêtait en famille les deux pâques, catholique et orthodoxe. » Mais le nationalisme grandissant, attisé par l'opportunisme des dirigeants politiques, rendit l'explosion inévitable.

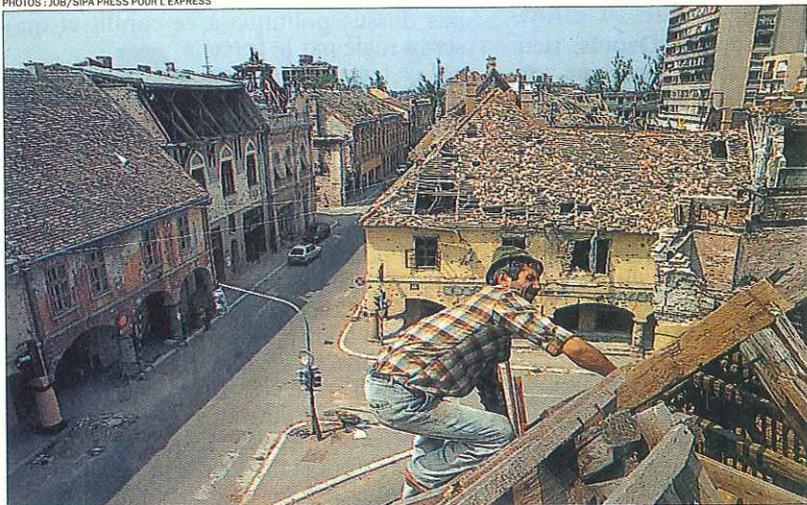
Les Croates étaient majoritaires dans le centre de la ville ; les Serbes, dans la périphérie. Après trois mois de boucherie, ces derniers l'emportèrent avec l'aide des troupes de Belgrade. Officiellement, il y eut 5 000 tués, mais le chiffre exact pourrait être trois fois plus élevé. La plupart des victimes reposent dans l'une des fosses communes alentour. Plusieurs centaines d'autres auraient été jetées dans le fleuve. Et 800 croix de bois sont dressées au fond de l'un des cimetières où, curieusement, Serbes et Croates reposent côte à côte...

« Nous avons été les pions des politiciens, résume une jeune femme qui exige, comme tant d'autres, l'anonymat. A la fin de la guerre, nous espérions que ces destructions serviraient au moins à leur faire comprendre qu'elles ne menaient à rien. Mais ils ont continué. » Aujourd'hui, la ville appartient à une « république serbe de Krajina », en principe autonome, découpée en territoire croate. Désormais, presque tout le monde y est serbe, à l'exception de quelques femmes et d'un ou deux vieillards. Les autres — 30 000 à 40 000 personnes — sont prisonniers de guerre, quand ils n'ont pas eu le temps de fuir vers Zagreb.



Vukovar « libérée ». Un champ de

PHOTOS - JOB/SIPA PRESS POUR L'EXPRESS



Même quand ils n'avaient rien de croate, les noms des quartiers ont été « serbisés », quitte à tomber dans l'absurde. Ainsi est apparu l'arrondissement de « Sumadija », une région au cœur de la Serbie, qui n'a rien en commun avec celle de Vukovar. Une nouvelle équipe de policiers municipaux serbes a été constituée. Le bihebdomadaire local, « Les Nouvelles de Vukovar », ancien haut lieu de la propagande croate, reparait dans sa nouvelle formule à la gloire des Serbes. Une station de radio et une chaîne de télévision ont repris une partie de leurs émissions. En serbe.

Au lendemain de la guerre, la mairie a promis de reconstruire rapidement la ville et d'en faire la « première municipa-

■■■■



ruines, témoin des atrocités serbes.

J. ZÉBOULON



lité écologiste d'Europe ». Depuis, rien. Les particuliers bouchent tant bien que mal les trous béants dans les toits, mais ils « empruntent » pour cela les tuiles des bâtiments voisins, souvent irréparables. « Notre budget est très très faible, reconnaît Mirko Dagetic, n° 2 de la mairie. Nous distribuons une aide alimentaire d'urgence, avec l'aide des Nations unies. Mais l'essentiel nous vient de contacts amicaux en Serbie. »

Pour rebâtir la ville, à supposer que ce



L'un des rares cafés ouverts. Ce semblant de vie a quelque chose d'irréel dans un paysage qui rappelle Varsovie ou Dresde après la Seconde Guerre mondiale.

fût possible, il faudrait être certain que la guerre est bel et bien finie. Rien n'est moins sûr. La télévision de Zagreb, parfaitement captée ici, annonce régulièrement une prochaine contre-offensive croate : entre deux films dénonçant le « monstre bolcho-communiste serbe », des spots publicitaires encouragent les volontaires à s'enrôler pour « reprendre Vukovar ». Voilà sans doute pourquoi, dans le petit bâtiment qui abrite temporairement l'équipe municipale, Dagetic défend Belgrade : « Je ne justifie pas la "purification ethnique". Mais la politique du fait accompli a ses avantages. Ne l'oubliez pas : les deux parties avaient décidé depuis longtemps qu'il n'y aurait

pas d'issue politique à ce conflit et qu'il serait réglé par la force. »

Les terres alentour sont parmi les plus riches de l'ex-Yougoslavie, et la culture des champs a repris — dans ceux qui n'ont pas été minés, en tout cas. Les fermes qui appartenaient autrefois aux Croates ont été « prêtées » aux Serbes par les autorités. Et deux usines célèbres de Vukovar tentent de reprendre leurs activités. Dans le faubourg de Borovo Slovo, la fabrique de chaussures confectionne 5 000 paires par jour ; contre 40 000 autrefois. Surtout, l'usine textile Vulteks a rouvert ses portes. Plus de 2 millions de couvertures en acrylique étaient produites là, chaque année, dont les deux tiers étaient exportés en Europe, Amérique et Asie. Aujourd'hui, 400 personnes y travaillent, contre 1 400 avant le conflit. Paradoxalement, l'usine étant située dans le confetti de la république serbe de Krajina, son activité ne souffre pas de l'embargo commercial décidé par l'ONU contre la Serbie : Vulteks est donc libre de vendre sa production à l'étranger.

GÈNE COLLECTIVE

Les devises seront les bienvenues, car les salariés sont payés en monnaie de singe, apparue il y a un mois : des « dinars de Krajina », sans valeur en dehors de la région (et sans grand intérêt à l'intérieur, puisqu'il n'y a rien à acheter). La direction de Vulteks n'exclut pas de payer dans l'avenir une partie du traitement de ses employés en marks ou en dollars. Ainsi se profile à l'horizon une « dollarisation » de l'économie, comme au Liban et dans une partie de l'ex-URSS.

Les Serbes de Vukovar, ceux pour qui Belgrade a envoyé ses soldats, se réjouissent-ils de leur sort ? Non, au contraire. Plusieurs téléphonent à leurs anciens amis, aujourd'hui à Zagreb. Aucun honneur n'est rendu aux « héros » qui ont aidé à la reconquête de la ville ; aucune inscription particulière n'honore les martyrs de la cause, au cimetière ou ailleurs ; dans la rue, les regards se détournent au passage d'un étranger. « Les gens ont peur de dire ce qu'ils ressentent, explique une femme. Nous n'avons pas honte, car les extrémistes croates ont fait preuve d'une telle haine que nous devons nous défendre : nous ne pouvions plus vivre ensemble. Mais on éprouve une sorte de gêne collective extrême. »

« Aucun habitant ne parvient à dormir, confie une autre. Ceux qui affirment le contraire vous mentent. J'ai vécu pendant des mois dans une cave. Après, j'ai dû enjamber dans la rue les cadavres calcinés de mes voisins. Nous ne dormons plus : cela nous évite de faire des cauchemars la nuit. C'est très bien ainsi. Nous en faisons bien assez pendant la journée. »

Marc Epstein ■

J.-P. MOREL

